L'histoire commence

à partir du moment où j'ai commencé à ressentir deux pointes au niveau de ma poitrine. Elles me faisaient souffrir. La femme de mon père attribuait cela à une maladie des muscles. Mais le mal se développait et s'aggravait. C'est ainsi que je commençais à épier à travers les fentes des portes et des fenêtres.

Un jour que, pour apprendre à mon tour, j'espionnais de la terrasse deux amoureux qui se caressaient dans l'ombre, mon père me prit en flagrant délit. J'inventai sur le champ une histoire, prétendant que j'observais le jeûne et que j'attendais l'heure de la prière sur la terrasse. Puis d'un air innocent, je demandais : « C'est quand l'heure de la rupture du jeûne ? J'attends que Bilâl annonce la rupture du jeûne ! »

Bilâl, c'était notre voisin gâteux et stupide qui travaillait à convertir l'Amérique à l'islam, criant cinq fois par jour l'appel à la prière. Mon père me regarda, perplexe, puis il fit mine de me croire. J'y ai même cru moi-même. Je rayonnais presque. Je dis d'une voix étouffée : « J'ai faim, je suis affamée. »

Le soir, j'entendis mon père faire des reproches à sa femme :

« Aie pitié d'elle. Le jeûne l'a exténuée ! Regarde comme elle est petite et maigre. Est-ce possible qu'elle puisse faire la prière cinq fois par jour, qu'elle jeûne tout le mois de Ramadan et qu'elle récupère même les jours de rupture du jeun ? »

La femme de mon père se retourna dans le lit dont les ressorts craquèrent :

— Tu penses vraiment que ta fille jeûne ? Elle est vorace comme les criquets ! Avant le déjeuner, elle a mangé d'un trait sept épis de maïs. J'ai essayé de l'en empêcher, mais en vain !

Ce récit est extrait d'un manuscrit en cours d'écriture intitulé : les Femmes de l'ombre.

Mon Dieu qu'elle est têtue ! Têtue, menteuse et folle ! Que Dieu nous préserve de cette fille ! J'ai peur qu'elle nous fasse comme Houda ! Tu imagines le scandale devant les voisins ! »

Houda était la fille de nos voisins qui habitaient le même pâté de maison. Elle était comme moi à moitié américaine. Elle était tombée enceinte à l'âge de quinze ans. On vit alors son père, tel un taureau en furie, courir après elle dans la rue tenant à la main un couteau gigantesque. Mon père s'était lancé à sa poursuite pour tenter de l'arrêter. Deux autres voisins lui prêterent main forte et l'empêchèrent d'égorger sa fille.

« J'aurais dû le laisser faire », répétait mon père délibérément devant moi, toutes les fois que l'occasion se présentait. « Elle a sali son nom et son honneur, il a perdu sa fierté. Si j'avais été à sa place, je l'aurais pourchassée jusqu'aux portes de l'enfer. »

Cependant, Houda avait réussi à s'échapper. Elle se réfugia chez sa grand-mère américaine. Nous ne la revîmes plus à Brooklyn. A partir de ce jour, les rumeurs commencèrent à se répandre. D'aucuns disaient qu'elle avait gardé l'enfant ; d'autres prétendaient qu'elle l'avait fait adopter, d'autres encore qu'elle avait avorté. Mais quels que furent les rumeurs et les avis sur Houda et son nouveau-né, tout le monde était d'accord pour dire que le père de Houda n'était plus un homme.

J'entendis mon père marmonner dans sa chambre à coucher :

« A Dieu ne plaise ! Dire qu'elle prétendait attendre l'appel de la rupture du jeûne ! Et moi, debout comme un imbécile, il ne me manquait plus qu'un bonnet d'âne ! » (...)

Le lendemain matin, mon père annonçait la nouvelle : « J'emmerde l'Amérique et les Américains ! C'est fini, je rentre au pays. » Assis devant l'épicerie, il fumait le narguilé en compagnie de deux voisins. Je les observais dans un coin. Lorsque j'entendis le mot « pays », je sautai de joie et je fus sur le point de m'envoler en grimpant les marches en direction du deuxième étage. Le mot « pays » tintait à mon oreille comme une chanson, comme un refrain populaire, un miracle... un récit d'Aladin et de la lampe magique. Une histoire dont mon père avait le secret et qui était enveloppée d'un nuage de fumée, d'encens et d'ailes de papillons.

La femme de mon père s'approcha de moi, elle agita une

grande cuillère en bois d'un air menaçant :

« Les menteurs vont en enfer. Demain, tu iras en enfer et tu te consummeras comme une bougie. »

Je me mis à pleurer mais je répétais avec obstination :

« Je jure qu'il a dit que nous rentrons au pays. Je l'ai entendu de mes propres oreilles. Tu n'as qu'à aller voir ».

Elle resta perplexe quelques instants. Puis elle s'élança vers la fenêtre et jeta un coup d'œil au rez-de-chaussée. Elle entendit mon père marteler :

« Qu'attendons-nous, mes frères ? Nous n'en avons pas encore marre de l'Amérique et des Américains ? Est-ce que vous voulez que vos filles soient aussi dévergondées que les Américaines ? Vous ne voulez pas préserver vos filles et leur donner une bonne éducation pour qu'elles épousent des gens respectables ? »

Les deux hommes acquiescèrent plusieurs fois de la tête. Mon père redoubla d'ardeur. Sa voix s'éleva bientôt jusqu'à l'autre bout de la rue :

« C'est là-bas, la belle vie, mes frères. Là-bas, on parle arabe, on mange arabe, on boit du café arabe. Si tu as besoin d'une aide quelconque, aussitôt mille bras se tendent vers toi pour te servir. Si tu as besoin d'argent, n'importe quel ami est prêt à te dépanner. Ni banques, ni traites, ni casse-tête. Et à la fin de la journée, tu traînes au café pendant des heures. Et seulement après, tu te rends à la mosquée ou à la salle de réunion. Là-bas, les gens sont de vrais musulmans. Même les chrétiens sont bons au pays, ils croient en Dieu comme nous... tout à fait. Nous autres, nous vénérons Dieu à la mosquée et eux à l'église. Il n'y a pas de grande différence. Mais ici ! Dites-moi, grand dieu, qu'est-ce-qu'il y a donc ici ? Expliquez-moi ! »

L'un des hommes émit un grognement.

« D'accord, d'accord ! Nous avons tous mangé jusqu'à plus faim. J'ai eu ma part, tu as eu la tienne et chacun de nous a mangé jusqu'à tomber dans les pommes. Et les Américains, dites-moi, ceux qui sont en Arabie Saoudite ? Que font-ils là-bas ? Ils défendent la Kaaba ? Ils se baptisent dans le Jourdain ? Ils font les prières du Ramadan ? Dites-moi donc ce qu'ils font ! »

Les deux hommes acquiescèrent de la tête sans dire un mot. Mon père laissa éclater sa colère :

« Ne hochez pas la tête comme Bilâl ! Dites-moi seulement ce qu'ils font là-bas ! »

— Ils mangent notre nourriture et se moquent de nous. Voilà ce qu'ils font là-bas, explosa l'un d'eux. Nous autres, les Arabes, stupides que nous sommes, nous méritons plus que cela encore. Ils nous transpercent ouvertement.

— A Dieu ne plaise, répondit l'autre. Ils nous transpercent. Et moi aussi je les transperce. Je ne rate ni une blonde ni une noire. Je transperce tout le monde.

Mon père s'emporta :

— C'est bien là le problème. Tu transperces leurs filles et ils transpercent les nôtres. Vrai ou faux ?

— A Dieu ne plaise, répondit le premier. Je ne laisserai personne toucher un cheveu de nos filles.

— Et Houda, alors ! Où est-elle partie ? » s'enquit mon père.

Les trois hommes hochèrent la tête plusieurs minutes. Puis mon père mit un terme au débat :

« Je veux que mes filles soient des Arabes : propres et souples comme des bougies ; qu'elles épousent des Arabes musulmans selon la tradition du Prophète, qu'elles aient une descendance arabe et musulmane. Maudite soit l'Amérique, je rentre ! ».

Mais mon père ne rentra pas au pays. Il ouvrit une nouvelle épicerie et épousa une nouvelle femme. Puis il me pourchassa dans la rue, un couteau gigantesque à la main. J'avais quinze ans. Ma grand-mère Deborah fut la première personne à laquelle je pensai quand je fus dans cet état. Ce fut sans doute parce que c'était ce qu'avait fait Houda. Je fis de même. Peut-être aussi parce que ma grand-mère avait pris l'habitude de m'envoyer à Noël une tarte aux fruits et une carte sur laquelle il y avait des bougies. Une fois, elle m'envoya un grand ours de la taille d'un enfant. C'était la première fois que je recevais un jouet de cette taille. L'ours ne plut pas à mon père, il dit que c'était un jouet pour les garçons, il me l'enleva et le jeta... En tout cas, c'était ce qu'il m'avait raconté, mais en réalité, il n'en était rien. Environ dix ans plus tard, j'avais retrouvé l'ours dans le grenier, parmi de vieux objets appartenant à ma mère. Lorsque je découvris que

j'étais enceinte, je me rendis au grenier et je sautai dix fois... Une fois fatiguée, je m'assis dans l'obscurité parmi les vieux objets recouverts de moisissure et de champignons, personne à mes côtés si ce n'est cet ours. Je le pris dans mes bras et fondis en larmes. J'avais peur à l'idée que mon père découvrit mon état et me tuât comme il menaçait de le faire toutes les fois que l'on reparlait de Houda. Cette histoire — celle de Houda — ainsi que l'apprentissage des chansons, des couplets de poésie populaire, des panégyriques et des versets, auraient dû me protéger de l'influence de l'environnement et de la pollution. Mais, assurément, ce n'était pas le cas, parce que tout simplement je ne comprenais pas le sens des paroles et n'appréciais pas les mélodies à leur juste valeur. (...)

Ma grand-mère américaine, Deborah, ne buvait pas et ne rêvait jamais. Sa cuisine ressemblait à une pharmacie. Tout y était immaculé, conservé dans des boîtes et des pots. A travers les pots en verre, on pouvait voir chaque grain de maïs. Une étiquette blanche qui portait des lettres et des numéros était collée sur chaque pot. S'il arrivait que plusieurs pots contiennent la même matière, il était écrit : « Sucre 1, Sucre 2, Sucre 3, ou alors Thé anglais, Thé australien, Thé chinois » Autrement dit, sa cuisine était plus ordonnée que notre épicerie, même si mon père avait sa propre manière de ranger les choses. (...)

Lorsque je tombai enceinte, l'incompatibilité de caractère qui existait entre mon père et ma grand-mère atteignit son paroxysme. Ainsi, alors que je séjournais chez elle depuis une semaine, mon père se présenta. Nous étions en train de cuire un gâteau lorsque ma grand-mère l'aperçut à la fenêtre. Elle me poussa vers le garde-manger. Il pénétra dans la cuisine et elle tenta de lui parler, mais il ne répondit pas ; il s'élança, tel un chien de chasse, à la recherche de ma cachette. Il avait l'air plus vieux que son âge, son teint était plus foncé. Je n'arrivais pas à croire qu'il voulait me tuer ; l'amour qu'il y avait eu entre nous était si grand que j'eus peine à croire qu'il pouvait accomplir son acte ; je n'avais pas encore perdu tout espoir de le récupérer.

Je retenais ma respiration en l'observant à travers la fente de la porte. Son visage était sombre, ses yeux exorbités. Je le vis repousser ma grand-mère. Elle tenta de s'emparer du téléphone,

mais il lui prit l'écouteur des mains et arracha les fils. Sa voix éclata comme un volcan :

« Il n'y a plus rien à faire, madame. Ne vous mêlez pas de cette histoire ! C'est fini, considérez-la comme morte. Il faut qu'elle paie sa faute. Il faut que je lave mon honneur et le sien. »

Ma grand-mère tenta de le convaincre que je n'étais pas à la maison. Mais il refusa de l'écouter et se rendit au salon où il se mit à tout briser sur son passage. Il donnait des coups de pied et hurlait de toutes ses forces. Il ressemblait à un monstre en furie, indomptable et inconscient. Ce n'était plus mon père, mais un homme étranger. Il revint à la cuisine, tenant l'ours dans ses mains. Je reculai alors, effrayée, heurtant un des pots de ma grand-mère qui tomba alors et se cassa. En une fraction de secondes, j'étais à ses pieds. Mon corps était souillé de morceaux de verre, de confiture et de sang. Il me tirait les cheveux et hurlait : « Fille de chien, je jure que je boirai ton sang. » Je m'agrippai alors à ses jambes pour implorer sa pitié. Il répondit à mes supplications par des coups de pied dans le ventre et sur la tête. Il me prenait par les cheveux et m'interrogeait, les yeux étincelants : « Dis-moi qui est ce fils de pute !! » Il était ivre, puant l'arak. Je me mis à vomir. Il se mit à m'agiter comme un sac de jute vide. « Qui est ce fils de pute qui m'a traîné dans la boue ? » J'étais incapable de répondre. Je perdais conscience petit à petit. Mais je sentais toujours ses mouvements. Ma fin était proche. Je fermai les yeux très fort, je serrai ses jambes contre ma poitrine et j'attendis le couteau. Soudain, nous entendîmes un grand bruit, comme l'explosion d'une bombe. La cuisine toute entière s'ébranla. Les pots se balançaient comme le pendule d'une horloge. Je sentis ses muscles se durcir puis il s'écroula à terre de tout son corps. Mes yeux rencontrèrent ses yeux un instant ; ce fut un moment de surprise, de souffrance extrême et d'étonnement. Je perçus un mouvement et regardai vers la porte. Ma grand-mère se tenait là, un fusil de chasse à la main :

« Si tu bouges je t'explose la cervelle », dit-elle d'une voix sifflante. Son visage était calme, ses yeux allaient de droite à gauche.

« Jette ton couteau, tout de suite ! »

« Fille de chien », répondit-il, la gorge nouée.

Une autre balle siffla atteignant la table à côté de lui.

Ma grand-mère s'adressa à mon père : « Tu me connais, Hajj, jette ton couteau. » Il jeta son couteau de la main gauche, serrant contre sa poitrine son bras blessé. Puis ma grand-mère me regarda :

« Et toi, viens par là. Va à ma chambre et appelle tout de suite la police. » Je gravis les escaliers, mais je n'osais pas appeler la police. Un sentiment de culpabilité, de honte, de peur, de pitié et de totale aliénation me paralysait l'esprit et la main. Je m'assis au bord du lit et regardai par la fenêtre. L'automne tirait à sa fin, les feuilles tombaient, d'autres feuilles restaient accrochées aux branches. Sous mes yeux, une ombre recouvrait le monde, je sentis un calme de cimetière autour de moi. Je restai ainsi sans voir le temps passer. Lorsque je redescendis au rez-de-chaussée, je l'entendis crier : « C'est à cause de toi, tu l'as aidée à partir. Tu as brisé ma famille et brisé mon cœur. Tu n'es ni une femme, ni un homme. »

Elle répondit avec calme et patience : « Calme-toi, Hajj, laisse-moi nettoyer ta blessure. Sois raisonnable, si toutefois tu as un brin de cervelle et parlons tranquillement. Zeinab restera ici et toi, rentre chez toi, et raconte-leur que tu as accompli ton acte. Dis-leur que tu as assassiné ta fille, que tu es un homme digne de ce nom ! Mais ne t'avise pas de recommencer. Oublie Zeinab comme tu as oublié sa mère. »

Il répondit en larmes : « Je n'ai pas oublié et je n'oublierai jamais ».

Moi non plus je ne l'ai jamais oublié. Je vécus avec ma grand-mère durant des années, j'oubliai ma mère et mon enfant, mais je n'ai jamais oublié le spectacle de mon père qui traversait le passage, le bras en écharpe, le dos courbé sous le poids d'une honte qui s'était accumulée depuis mille ans. Je me mis à crier très fort : « Papa, pardonne-moi », d'une voix étranglée par le remords. Il se retourna et agita son bras sain vers le ciel. Le chemin était désert, il marchait lourdement, la tête basse, la bande serrée contre le cou ; il traînait les pieds sur le tapis des feuilles mortes. Il agita à nouveau le bras et s'évanouit à jamais.

Iowa City, 1987